

Le moi et les pulsions

Serge Patrice Thibodeau, *Nocturnes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 102 p.

Monique Bosco, *Lamento*, Laval, Trois, 94 p.

Jean-François Poupart, *Morsures de Terre*, Montréal, Les Intouchables, 1997, 78 p.

Patrick Coppens, *Tombeaux et ricochets*, Montréal, Triptyque, 1997, 72 p.

Jocelyne Felx

Numéro 88, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39284ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1997). Compte rendu de [Le moi et les pulsions / Serge Patrice Thibodeau, *Nocturnes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 102 p. / Monique Bosco, *Lamento*, Laval, Trois, 94 p. / Jean-François Poupart, *Morsures de Terre*, Montréal, Les Intouchables, 1997, 78 p. / Patrick Coppens, *Tombeaux et ricochets*, Montréal, Triptyque, 1997, 72 p.] *Lettres québécoises*, (88), 36–37.

Serge Patrice Thibodeau, *Nocturnes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 102 p., 10 \$.
 Monique Bosco, *Lamento*, Laval, Trois, 94 p., 15,95 \$.
 Jean-François Poupart, *Morsures de Terre*, Montréal, Les Intouchables, 1997, 78 p., 12 \$.
 Patrick Coppens, *Tombeaux et ricochets*, Montréal, Triptyque, 1997, 72 p., 16 \$.



Le moi et les pulsions

Inconscient, spiritualité et catastrophe.

POÉSIE
 Jocelyne Félix

CE MONDE DANS LEQUEL nous nous dirigeons à tâtons, tel Orphée, est un monde terriblement charnel sur lequel règnent les puissances d'Éros et de la Mort.

Poèmes de la nuit

Serge Patrice Thibodeau est un grand constructeur. Depuis *La septième chute*, les recueils se succèdent avec une richesse que des jurys de prix littéraires ont reconnue d'emblée. *Nocturnes*, son sixième recueil, s'inscrit dans la ligne croissante de cette œuvre qui a délaissé peu à peu une approche fragmentaire pour une plus grande cohésion stylistique. Et il y a dans ce dernier recueil une redécouverte de l'émotion liée étroitement au découpage en vers où prévaut la technique du rejet, qui vient briser la linéarité phrastique. Ainsi la distance entre le réel et le symbole s'en trouve transfigurée, soulève le texte, le rend vibrant comme le corps du « Bienheureux » après la résurrection.

Il est difficile sans doute de porter un jugement sur une œuvre en évolution, sur une vie qui n'a pas fini de s'interroger. Mais, à nouveau, ce sont les libertés prises, d'abord avec la versification, ensuite avec le thème de la spiritualité, et les effets heureux et contemporains que le poète en tire qui retiennent notre attention. À la fois réaliste et lyrique, son poème, à l'origine bref et syncopé, Thibodeau l'aura assoupli au fil des ans pour atteindre dans *Le quatuor de l'errance* et dans *Nocturnes* (à un moindre degré) la résonance partielle du vers classique et du verset biblique.

Nocturnes, centré sur le thème du couple, exprime le tourment des passions ressenties dans la chair et que le poète relève par des allusions aux Livres sacrés. Le rythme alterne entre tension et plaisir, en écho aux deux temps du processus sexuel. Sous-jacent, mais omniprésent, le thème de l'homosexualité dévie de la dimension hédoniste des œuvres des poètes de la génération précédente. En effet, plus grave, le thème devient une interrogation souffrante qui élève l'œuvre au niveau de la tragédie :

*Faut-il toujours aimer, puis porter sa croix,
 Pour finir au bois, une lame de fer au flanc
 Et le goût du vinaigre dans la bouche ?
 Faut-il se régler sur cet état de vie,
 Cet ordre établi sans espoir d'amendement ?*
 (p. 21)

À y regarder par le biais de l'écartèlement tragique, le titre du recueil reflète, je crois, davantage les parties de l'office de la nuit dans la liturgie catholique que le morceau de piano de forme libre à caractère mélancolique que les lecteurs plus pressés y verront. Pendant l'office des nocturnes sont successivement éteints les quatorze cierges d'un chandelier triangulaire pour désigner la gloire du

Christ qui disparaît sous les ignominies de sa Passion. Les nocturnes comprennent un lamento (Thibodeau aime cette forme) et la présence de Judas permet de nombreux rapprochements sur la trahison et le mensonge. Les treize nocturnes de Thibodeau qui disent entre autres l'inquiétude et le plaisir charnel de l'homme sont regroupés en quatre sections et alternent entre érotisme et désir de Dieu. À la lumière des vers de Jean Genet cités dans le recueil se fait jour un retournement des valeurs qui aiguise la pensée de Thibodeau et lui enlève de sa naïveté. Genet poursuivait un rêve personnel d'abjection, tel un Christ à rebours dont, semble-t-il, s'inspire ici Thibodeau. Quoi qu'il en soit, le poète associe le sens de plusieurs passages bibliques à ses amours homosexuelles, la dimension religieuse les magnifiant. On le voit, cette poésie échappe à tous les embrigadements pour mettre à nu les hantises d'un monde intérieur et poser à tous des interrogations prises par la modernité et d'autres occultées par celle-ci.

Poèmes de l'âge

Dans *Lamento*, les méditations de Monique Bosco gravitent autour de la pensée de la mort. « Donne-moi le courage, écrite, d'affronter en face l'inévitable... la résignation à la finitude de ce corps ». (p. 45) Les illusions, les rêves de la vie se dissipent devant les « affreuses, insignifiantes avanies de l'âge » (p. 42). Après *Miserere*, recueil éclectique au rythme heurté, ce *Lamento* épouse la tranquillité de l'ordre comme si la poète cherchait la sortie discrète, mais digne, d'une vivante apaisée. La syntaxe n'est pas remise en question, et à peine voit-on se produire quelques timides déplacements qui produisent un flou libérateur. Cela dit, Bosco cache pourtant une âme d'orage, et la ponctuation, çà et là, tombe dru pour mieux refléter l'instinct de vie. Aussi, le propos pudique et discret progresse-t-il dans ce milieu resserré, parmi les références culturelles et d'autres liées aux préoccupations quotidiennes et routinières, sans faire oublier la femme de feu qui appelle le remous au fond de l'encrier. Manifestement, un rythme shakespearien lutte ici avec le calme affaisant des vieux qui quêtent « un peu d'attention » (p. 79), mais le trop-plein ne fait plus vraiment torrent. L'interdit contemporain qui frappe la mort s'y lit en filigrane : mourir ne fait pas de bruit.

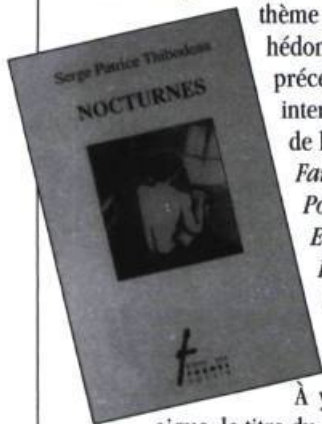
Dans ce petit ouvrage où les vers se lisent comme de la prose, Bosco fonde ses pensées et ses sentiments sur l'observation des plus humbles êtres de la nature, sans préciosité aucune. Ce qui fait la poète dans ce recueil tout simple, d'une grande justesse, c'est surtout la fine pénétration du moi alliée à l'imagination à ras de terre, là où les plus petites choses font les plus grandes. Un symbolisme facile côtoie un réalisme abrupt où les vérités sur le temps qui passe ont la propriété de l'abîme : elles sont sans fond et sans lumière ; d'où ce lamento inconsolable qui nourrit substantiellement la réflexion.



Serge Patrice Thibodeau



Monique Bosco



Société/chaos

Rebelle, s'insurgeant contre la réalité et la société, tel se montre Jean-François Poupart dans *Morsures de Terre*. Volontairement hérésiarque et blasphémateur, le poète joue sa partie dans le concert néo-surréaliste de quelques jeunes poètes actuels, le lyrisme en moins. Entrelaçant les références parisiennes et les références québécoises, les mots de

Poupart tombent durement. Il y a là l'amertume d'une vie déçue et comme une vieille cicatrice qui suppure, qui suinte une larve ardente. Le poète trouve dans l'imparfait politique et social des ressources poétiques à sa révolte : les drames du Rwanda, de Tchernobyl et de la Bosnie, entre autres. Ces morsures de Terre conjuguent, non sans un certain effet de vertige, l'angoisse personnelle à l'angoisse du siècle. Le texte ne sait pas prendre sa respiration et la langue atteint à l'insoutenable du débordement. Les mots, les propositions et les vers s'entassent jusqu'à l'essoufflement. Ça et là, le « vin et le hashish » s'unissent « à la parole chaotique » et à la « grande confusion du vide » (p. 41).

Poupart suit le chemin vain de l'espoir qu'ont creusé impitoyablement Baudelaire, Rimbaud, Desnos, Frenaud, Nelligan et Gauvreau.

Ne cherchons ni grâce ni séduction à ce texte qui se perd dans son propre rythme et où les mots battent au bord du vide. Le poète ne sépare pas la poésie des misères, et c'est à travers le poids, la chair et le décor de nos jours qu'il avance sans tricher, sans ruse ni complaisance. Et l'on se met à regretter au fil des pages que la forme de cette poésie qui est là pour mesurer notre folie nous apparaisse un peu démodée et peu dégagée d'un surréalisme situé et daté. On voudrait que cette œuvre riche soit davantage qu'une de ces divagations, comme il y en a tant, d'un de ces phénomènes qui se brûlèrent à leur propre flamme ; soit davantage que l'univers automatique, éphémère et événementiel des sous-surréalistes.

Éros et la Mort

Freud affirmait à la fin du siècle dernier que nous étions tous congénitalement pervers. Parcourir *Tombeaux et ricochets*, c'est se donner l'impression de regarder une vitrine de farces et attrappes.

Non sans une certaine excentricité, Patrick Coppens y développe habilement en vers concis, l'union d'Éros et de la Mort. Du gros jeu de mots — « la pine lamineuse/joue les abaisse-langue » (p. 40) — à la plus folle distance parodique — « il n'est pas né le fuyapot/qui baisera Elizie Freda » (p. 36) —, son humour nous fait oublier l'aplatissement du monde actuel. Si les métaphores de jardin demeurent une façon convenue d'apprivoiser l'érotisme, même dans une perspective de dérision, par contre, les références parodiques à la nécrophilie et aux contes bleus, style Disney, et les illustrations dans l'esprit des B.D. de Mino Bonan reflètent avec originalité, audace et mauvais goût tout à la fois, la mythologie du désir de la fin de ce siècle.

En somme, il y a là une recherche d'écritures diverses qui frappent et troublent par leur artifice même. La réussite n'est pas totale, mais on sourit à cette histoire d'épouvante tronquée qui « ricoche » sur le poème comme... une pause troublante et lascive sur la libido.

Le poème en revue



Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour quatre (4) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,40 \$

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	36,47 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER	41,02 \$ []
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER	51,28 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS (Prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement)	72,93 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS (Prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement)	102,56 \$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'*Estuaire* Chaque numéro 9,12 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, Qc H2V 4N1